POSTERS : BIJOU · CLASH

Best

139

TRUST

.....QUEL ROCK POUR LES 80's ?..INTERVIEWS KNACK · TALKING HEADS.....

12e année - N° 139 - FÉVRIER 80 - Mensuel - 7 F - 57 FB - 4,50 FS - Canada $ 1,50.

M 1186 - 139 - 7 F

THE DAMNED
« Machine Gun Etiquette »
(Chiswick/Sonopresse/dist. Pathé 2 S 068 63363)

Il est déjà trop tard : apparemment plus personne n'a rien à foutre des Damned, et c'est dommage. Les disquaires les cachent, les responsables ne les l'écoutent même pas, les journalistes les boudent, plus personne ne veut de punks, surtout réchauffés, d'ailleurs c'est pas à la mode, vise ma veste à carreaux noirs et blanc, et bon. Les Damned sortent ce qu'on appelle un bon disque de rock, moi c'est tout ce dont j'ai besoin pour survivre, et personne n'en veut. C'est pourtant leur meilleur, leur plus gros succès (relatif) en Angleterre, où on sait parfois apprécier les bonnes choses, et plus important que tout, au moins une personne se sera éclatée avec : la mienne. C'est le genre de disques que j'achète quand on ne me les donne pas. « Smash It Up » 1 et 2 sont beaux, « Plan 9 Channel 7 » superbe, « Melody Lee » me fait sauter en l'air et tout l'album me fait rire. Rien que de penser à Captain Sensible, qui est responsable pour la musique de l'album (cf. « In The City »). Ce disque possède une profondeur insoupçonnable pour qui osera s'y plonger sans préjugés et je me mords les doigts de réaliser que mes chéris risquent d'être oubliés en France. Il est pourtant rare que ces fabuleux précurseurs et metteurs en scène du punk rock (« New Rose » sortit en 76, avant tout, même « Anarchy in the U.K. ») fassent un concert triste et, coup double, ils sortent aussi un bon disque (même un petit hit : « Love Song/Noise Noise »), option rare chez les rockers, voir Sham 69 et les autres. Ce disque vit Londres, bombarde le rock et offre une alternative pour vivre l'attente de la guerre dans la gaieté. Peut-être n'y a-t-il en France que des résidus de punks tristes. Ce doit être ça. Eh bien crevez tous, moi j'aurai les Damned.

Bruno BLUM

PERE UBU
« New Picnic Time »
(Chrysalis 6307 678 import Phonogram)

En musique les sons synthétisés sont couramment employés parce qu'ils satisfont les perspectives mentales toujours plus ambitieuses. Le propre d'un musicien est de se nourrir des progrès scientifiques physiques et mécaniques de son temps. Père Ubu produit depuis deux ans un rock'n' roll moderne tellement physique, provoquant une espèce de profonde atrophie sonore qui semble avoir marqué de façon indélébile la conscience des quelques auditeurs, rares, il est vrai, que la secte de Cleveland, Ohio draine depuis « Modern Dance » et « Dub Housing » (78 et 79). Père Ubu a été incontestablement un des responsables de la vulgarisation du son électronique le poussant vers des limites quasi nucléaires, tout en restant attractif et en produisant l'une des musiques les plus sauvagement dançantes de la décennie passée (« 60 Seconds Over Tokyo » et « Final Solution »). Voilà pour la forme qui d'ailleurs s'apparente aux exigences artistiques de David Thomas, Allen Ravenstein et les autres. « New Picnic Time » est un disque lépreux, horrible mais vital, c'est un peu la boite noire de l'astronef terre lorsque celui-ci s'écrasa et où sont méticuleusement enregistrées toutes les péripéties et l'hystérie collective qui précéda la lente désagrégation du genre humain au seuil des années 80. On y entend « Goodbye » l'adieu, « The Voice Of The Sand », la voix du sable, « Jehovah's Kingdom Comes ! », le retour au religieux dans les Etats Unis d'Amérique, la fabuleuse séquelle « Have Shœs Will Walk », « 49 Guitares et Une Fille », « Un Petit Nuage Noir » et le final « Tous les Chiens Aboient ». Un Opéra pour les ténèbres et une incantation pour la pureté, un exorcisme radioactif, un grand sabbat dont vous êtes le sacrifice. La musique de Père Ubu enfle au fil des albums. Le prochain ne sera-t'il qu'un long et sinistre silence ? On ne le souhaite pas, bien que la démarche d'Ubu soit irrémédiablement non-commerciale. Tout est pourtant extrêmement simple. Si je vous disais que les kids de l'Ohio alimentent leurs parties avec Ubu et de l'Angel Dust, comme d'autres se goinfrent avec Blondie et du Coca Cola. Ils existent. Pour eux ce n'est vraiment que le temps d'un nouveau picnic où le soleil n'est qu'une pastille, un halo étouffé. Les enfants de la nouvelle cécité. La musique les oriente. Les chiens se contentent des restes.

Francis DORDOR.

JOAN ARMATRADING
« How Cruel »
(A&M - SP. 3302)

J'ose espérer que tout ou partie de ce disque passe à la radio. Parce que si ces gens des ondes ne sentent pas la splendeur et l'urgence et l'évidence conjuguées de ces chansons, ils méritent le pire (les chars russes, un bon dingue mystique, la famine de Jimmy Peanuts). J'en appelle à la radio pour deux raisons. La première étant que pour Joan A., c'est maintenant double ou quitte avec sa compagnie : A&M lui montrera que tout contrat a une fin si cette fois, elle ne tient pas le hit. La deuxième, honte, pointant un doigt accusateur sur le pauvre critique : allez donc décrire Joan Armatrading !...

Ce disque est un ultimatum. Et comme tout exercice de ce genre, il n'est pas long. Pour un album, une seule face de musique, c'est lapidaire. On suppose qu'au moins, le jeu n'est pas truqué, que le prix de la demi-rondelle aguichera les intriqués velléitaires. Oh, et puis marre de ces considérations triviales, si Miss Joan tient pas mal du caractère irascible de Jane Fonda, elle ne risque pas de sombrer comme à la fin de « On Achève Bien Les Chevaux ». Trop musclée, la tête, trop forte la musique ! « How Cruel » n'est plus tout à fait une chanson inédite : les fans en eurent la primeure sur le récent album live. UN rock agreste et tempéré, totalement séduisant, bien que triste et amer : « Trop blanche pour les noirs/Trop noire pour les blancs... » c'est si facile de la lacérer, quand Joan n'exige que l'essentiel, le respect de sa liberté. C'est forcé qu'Armatrading soit si extraordinaire : femme noire, originale, libertaire, et femme encore, et douée, douée... Il faut l'être drôlement pour composer des airs et des thèmes en spirale aussi serrés et riches que « Rosie » et « He wants Her » : deux roucoulades mordantes, deux ritournelles caillouteuses, limpides, mystérieuses, bondissantes et gavées de soleil et de sève. Enfin, la mélopée fabuleuse, fruit de la mille et unième nuit d'une dame à moitié prisonnière, fruit aussi de la maturité toujours battue en brèche par le fil tranchant d'un appel rauque et irrépressible, venu du fond. « I Really Must Be Going » vous jettera à terre d'émotion, d'incroyable beauté. Et ça dure, ça dure si longtemps qu'on en oublie que ce disque est tronqué, inachevé... Mais qu'est-ce qui pourrait s'achever avec Armatrading ? Quatre chansons si belles qu'elles ne sauraient attendre, la pub dit ça au moins de vrai. N'attendez surtout pas, surtout plus !...

François DUCRAY

MIKE OLDFIELD
« Platinum »
(Virgin Polydor)

Le gros problème de Mike Oldfield a toujours été l'auto-renouvellement de son style. Combien en effet de redites dans sa carrière, que ce soit au niveau des nombreuses moutures existantes de « Tubular bells » (l'originale, la symphonique, la remixée du coffret, la live récente), ou à celui des disques reproduisant sans changements notables leurs prédécesseurs (« Hergest Ridge » copie de « Tubular bells », « Incantations » copie d'« Ommadawn »). Malgré cela, Oldfield a su conserver son image d'artiste original, garder sa vocation pour la musique de qualité, et demeurer surtout un fantastique guitariste, malheureusement méconnu. S'il avait choisi une autre voie musicale, Oldfield eût sans doute été un guitar-héros. Le héros s'est effacé derrière le compositeur. Et le compositeur a des problèmes d'inspiration. Avec « Platinum », Oldfield a visiblement voulu moderniser et revaloriser sa musique, et nombre de séquences de ce nouvel album vont surprendre pas mal de monde. Funky en averse, swing généreux, cuivres tintamarrants, il y a indiscutablement de nouveaux mets sur le menu musical d'Oldfield. Il y a même du disco, franc et net. S'agit-il de clins d'œil chargés d'ironie, ou bien une volonté ferme d'être à tout prix dans le coup après avoir été trop longtemps considéré comme un ermite vivant hors du monde dans son cottage d'ivoire ? Peut-être des deux, mais sans doute beaucoup de la deuxième hypothèse. Visiblement, Oldfield-le-solitaire cherche comme un forcené à se réinscrire dans son temps. D'où d'innombrables emprunts aux formes musicales actuellement en vigueur par la vertu des modes. Mais de là à dire que « Platinum » est une réussite, il y a un pas que pour ma part je ne franchirai pas. L'opportunisme ambiant de l'album est somme toute fort dérangeant. L'on a souvent l'impression qu'Oldfield s'y livre contraint et forcé à des exercices contre nature. Cela nuit terriblement à l'authenticité du produit. Et puis, ce n'est somme toute qu'une négation de soi-même au profit des règles en activité. C'est un peu lâche. Bref, « Platinum » montre un Oldfield new look, fortement dépoussiéré, mais dont le revirement à l'actualité paraît à chaque instant artificiel. La preuve en est qu'il revient quand même fréquemment, et fort naturellement, à des sonorités ommadawniennes. Bref, le problème Oldfield demeure : il est déjà usé dans son type musical et inapte aux modes actuelles. Quel dommage.

Hervé PICART